

VERS UN NOUVEL ÉQUILIBRE ALIMENTAIRE P.2

A LA DÉCOUVERTE DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE P.6

UN PAS PLUS LOIN VERS LA SYSTÉMIQUE P.9

EDGAR MORIN, « INTRODUCTION À LA PENSÉE COMPLEXE » P.13

L'APRÈS DÉVELOPPEMENT... REPENSER NOTRE VISION DU DÉVELOPPEMENT ? P.15

VACHES FOLLES ET VACHES SACRÉES... P.18

DON ET CONTRE-DON P.21

ARPENTAGE P.28

**Quinoa**

# VERS UN NOUVEL ÉQUILIBRE ALIMENTAIRE. LA CRISE COMME OPPORTUNITÉ DE CHANGEMENT

*par Daniel Cauchy – 2008*

L'art de se nourrir est déterminé chez nos contemporains principalement par trois préoccupations. La première semble s'appeler gastronomie, il faut que l'assiette soit « bonne », qu'elle aie de la saveur ; mais à y regarder de près cela semble bien plus complexe dès qu'on se pose la question de savoir qui a dit que ceci était bon et cela mauvais. Monsieur Tout le Monde dira que c'est son palais ou ses papilles, comme si celles-ci n'avaient appris les choses et que c'est par « nature » que l'on aime les escargots, la cervelle de singe vivant, les épinards ou la moutarde. La « saveur » ne serait elle pas construite et la question « par qui ? » peut être intéressante à élucider.

La deuxième préoccupation est sans conteste appelée diététique et porte principalement, vu le nombre d'ouvrages et d'articles consacrés à ce sujet, sur le thème de savoir comment manger pour maigrir ou en tout cas ne pas grossir. Mais plus sérieusement, la diététique ne peut être restreinte à cela et nous enseigne l'art de bien se nourrir pour être en bonne santé.

Il faut encore mentionner une troisième préoccupation et de grande importance : il faut que tout cela (la santé et le goût) soit bon marché. Le budget consacré à la nourriture a très fortement diminué en nos régions prospères et se situe en 2008 à moins de 15% du revenu des ménages en moyenne. Manger serait donc une question de saveur, de santé et de prix !

Et si nous avons oublié ou perdu quelques aspects importants dans ce cheminement moderne ? Et s'il y avait d'autres dimensions à l'acte de se nourrir, occultées par nos sociétés et pourtant vitales ? La publicité nous enseigne que notre lait est produit par une vache bleue gambadant gaiement dans les Alpes et que le fromage est le fruit du travail artisanal d'un brave paysan moustachu. Elle nous montre des petits oiseaux sifflant gaiement dans de vertes campagnes vallonnées habitées de gentils agriculteurs souriants, la fourche à l'épaule et sifflant gaiement, bien sûr.

Notre alimentation est produite par des gens, d'une certaine manière, dans un certain contexte et le conte de fée véhiculé par la publicité est scandaleusement faux [1]. Pourtant notre santé, la saveur de nos aliments et leur prix dépendent de comment ces aliments sont produits et par qui. L'occultation de ces questions est dangereuse et malsaine ! À quoi servirait une attention diététique scrupuleuse du style « mangez beaucoup de fruits » si ces fruits sont traités 23 fois aux fongicides, insecticides et autres molécules toxiques, s'ils ont 12 mille km au compteur, s'ils ne sont pas mûrs mais bien de variété étudiée pour la résistance aux transports et non la richesse nutritionnelle ? [2].

La façon dont nos aliments sont produits, toute la chaîne agricole – stockages – industrialisation – transports – distribution et l'acte de cuisiner sont à prendre en compte. C'est d'une qualité du système dont nous avons besoin, intégrant la qualité « analytique », mais clairement définie comme une qualité émergente de tout le système complexe de production [3]. On ne peut produire des aliments sains en maltraitant la terre, l'humus, toute la flore, la faune et les

producteurs. Les méthodes de production sont donc fondamentales ainsi que leurs impacts sur l'environnement et les gens.

Plus de 850 millions (*données de 2008*) d'êtres humains sont gravement sous-alimentés, deux milliards souffrent de carences et donc de malnutrition, trois milliards de pauvres se privent plus ou moins de nourriture et sont principalement des petits paysans [4]. Cela était habituel, mais depuis peu la situation s'aggrave. Vu les modifications climatiques, les nécro-carburants, la spéculation et le renforcement de la demande des pays émergents, le prix des denrées alimentaires explose, les stocks mondiaux sont au plus bas et la crise alimentaire secoue de nombreux pays. Cette fois ce sont les habitants des bidonvilles au pouvoir d'achat très limité qui sont atteints. Et pourtant les spécialistes nous disent que la production planétaire est suffisante pour nourrir 10 à 12 milliards d'humains !

Notre assiette belge n'est plus très belge : la grande quantité de viande qui s'y trouve (280 grs par jour et par personne) provient d'une bête nourrie au soya brésilien ou au manioc thaïlandais. Notre courgette vient du Kenya, notre pomme d'Argentine, notre ananas du Ghana... Le prix international du blé s'établit suivant le prix de revient des blés canadiens et australiens, produits des agricultures les plus rentables du monde. La différence de rentabilité par travailleur entre le petit paysan du Sud et l'entreprise agricole moderne est actuellement de 1 à 2000 ! Le Sud exporte donc à bas prix les denrées alimentaires et les petits paysans ne peuvent plus survivre de leur production. Pourtant le Sud continue à nous nourrir, Vandana Shiva évalue la superficie des cultures en « coulisses » dans le Sud à sept fois la superficie agricole de l'Europe.

Il nous faut du soya, du riz, du café, des bananes, des oranges, du thé... Notre assiette a fait un voyage de 2 500 kms en moyenne ! Les pauvres nourrissent les riches, les pays exportateurs de denrées alimentaires sont bien souvent incapables de nourrir leur propre population. Notre assiette -notre consommation- notre confort, que nous avons appris à considérer comme le résultat d'un merveilleux progrès est en fait le résultat d'une gigantesque spoliation [5].

Ce vaste système, cette organisation du monde en un grand marché hiérarchisé, répondant aux règles de l'OMC, ressemble de plus en plus à un train roulant à 300 kms à l'heure vers un ravin dont la locomotive est à l'arrière et les premiers wagons tombent... [6]. La répartition des richesses devient de plus en plus inégale et si le nombre de milliardaires augmente, même en Inde et en Chine, l'insécurité et la misère pour les gens augmentent aussi. Le système fait croire que tout le monde pourra un jour s'enrichir, que des miettes retomberont bien de la table du festin, mais le jeu du libéralisme est un jeu à somme nulle : ce que certains gagnent d'autres le perdent.

Et pendant ce temps-là, la destruction de l'environnement et l'épuisement des ressources s'accroissent : crise de l'eau [7], crise de l'humus, disparition des abeilles, déforestation, perte de biodiversité, fin des réserves d'hydrocarbures. Notre assiette industrialisée et sa production conduit à l'impasse, tant environnementale que sociale. Impasse environnementale : une calorie alimentaire nécessite pour sa production jusqu'à 40 calories fossiles, nous mangeons du mazout, une tonne d'aliments entraîne la destruction de 6 à 18 tonnes de terre de culture, il faut, suivant les études, de 25 à 100 mille litres d'eau et de 7 à 10 kg de céréales pour produire un kilo de viande de bœuf.

Il semble donc important de changer de regard sur la crise : de « risques disséminés » nous sommes passés au risque « systémique ». Continuer à croire que l'impasse soit le résultat de quelques dysfonctionnements, d'accidents de parcours conjoncturels et que l'une ou l'autre nouvelle technique nous sauvera revient à imaginer que l'on sauvera le Titanic en perdition en réparant un robinet qui fuit. Il est indispensable d'articuler la préoccupation écologique à une analyse politique radicale des rapports de domination. Notre assiette est l'expression d'un modèle de société et c'est ce modèle que nous « croyons » universel, définitif et généralisable qui est en crise.

Comprendre notre modèle, notre projet de société, en distinguer les fonctionnements, les règles, l'organisation, comprendre que les solutions mises en place sont devenues le problème, telle est la tâche urgente à accomplir. C'est à un changement « systémique » que nous avons à œuvrer : non plus faire « toujours plus de la même chose », mais commencer à faire « autre chose ». Tout un mouvement, encore éparpillé, multiple et varié dénonce le capitalisme et tâche de construire une critique radicale du néo-libéralisme et de son discours. Tâche difficile et périlleuse, avec l'effondrement du communisme historique tout se présente comme s'il n'y avait plus d'alternative, et donc plus de critique radicale possible.

A nouveau, l'anecdote alimentaire nous sera utile : elle nous permet de poser très concrètement des questions sur les fondements mythiques de notre imaginaire contemporain : en quoi un yaourt aux fruits exotiques, avec ses 9 mille kms, sa panoplie d'agents techniques (colorants, conservateurs, agents de texture, de sapidité, d'onctuosité) est-il un « progrès » par rapport au yaourt fermier local ? Si maintenant il devient de bon ton d'explicitier que le produit local, fermier, naturel et biologique consomme moins d'énergie, est plus savoureux et éthique, détruit moins l'environnement et ne le pollue pas, la question ne serait elle pas : quel modèle de société suppose un produit local, fermier... Que suppose-t-il en termes de relocalisation de l'économie, de doute par rapport à la technique comme nécessairement « bonne », de liens avec le producteur, de changement de vision de notre rapport au vivant, de définition de la qualité, d'éducation du goût ?

Sans oublier que ces questions en posent d'autres : c'est quoi le développement, la croissance, le progrès ? Mais aussi : c'est quoi la souveraineté alimentaire, c'est quoi la production de biens d'usage, c'est quoi un usage, un mésusage ? Plus est-il toujours mieux ?

L'alimentation nous permet donc de questionner notre quotidien et de proposer une déconstruction-reconstruction de notre imaginaire [8]. Mais l'ébranlement du système économique international paraît aussi une opportunité majeure pour imaginer les transitions et les « lieux d'atterrissage ». L'effondrement sera rude et les risques importants. Toutes nos actions de résistance, de préservation de compétence, de création d'îlots d'alternatives, de réenchantement du monde [9] seront les terroirs de renaissance d'un nouvel imaginaire social. Notre assiette devient alors un bel exercice de style : comment construire une proposition d'alimentation qui respecte notre santé, celle de la planète et de tous ses habitants ? Comment réinventer une assiette sacrée, esthétique, qui nous relie au monde et aux hommes, qui soit un poème ? Les éléments de réponse existent : nouveau dialogue avec le vivant (méthodes agro-écologiques), relocalisation (agriculture paysanne, production de biens d'usage, souveraineté

alimentaire), sobriété (usages et mésusages, décroissance choisie et simplicité) et bien évidemment un nouvel équilibre alimentaire comme synthèse.

C'est à cette sortie du paradigme économiciste et capitaliste que nous invite le mouvement de la « décroissance ». La crise est bien là, des milliards de gens en souffrent, un grand changement a commencé. Comment nous préparer, non à la subir passivement, mais à en profiter comme d'une opportunité de changement ?

[1] Pour se faire une idée voir des documentaires tels que *We feed the world* ou *Notre pain quotidien*, mieux que de grands discours ! Et voir le [Jeu de la ficelle](#) pour toutes les données concernant l'assiette

[2] Voir les compositions nutritionnelles par exemple dans le catalogue de variétés de [Kokopelli](#).

[3] J.P. Garrel « La qualité de l'alimentation : une réalité complexe » *Energie santé* n°15

[4] Marcel Mazoyer, dans *Nourrir la planète*.

[5] Pour donner un exemple : à l'échelle de la planète, le bétail accapare 60% de la production de céréales (670 millions de tonnes), 78% des terres agricoles est destiné à l'alimentation des quelques dizaines de millions de personnes les plus riches ... Voir le [Jeu de la ficelle](#) et pour citer un économiste : « L'élite intellectuelle dans les pays développés trouve parfaitement normal de s'inquiéter de la surpopulation dans le monde, mais elle oublie toujours un fait : la vraie surpopulation, c'est celle du bétail » Jeremy Rifkin.

[6] Métaphore reprise à Mohamed Taleb dans *Ecologie, spiritualité : la rencontre*.

[7] Plus de la moitié de la population mondiale vit dans des pays où les nappes phréatiques s'assèchent. Voir à ce sujet notamment *La planète menacée par la famine ?*, Alain Andriaens, Etopia.

[8] Nous faisons référence à la notion d'« imaginaire social » proposé par Castoriadis ; ce qui fait tenir une société, ce qui organise ses valeurs, ses représentations, ce qui lui donne ses buts. Pour Castoriadis, l'imaginaire capitaliste est de devenir « maître et possesseur de la nature » y compris de la nature humaine. Voir *Une société à la dérive*, Seuil.

[9] La marchandisation du monde suppose son désenchantement : Dame Nature est devenue un ensemble de ressources ; le capitalisme est un système global, ayant un impact sur l'agriculture, l'architecture, la médecine, l'enseignement, et sur toutes nos conceptions en ces domaines. De nombreux auteurs (Latouche, Bateson, Kaleb) en appellent à un nécessaire « réenchantement » du monde, à réinstaurer une dimension sacrée dans notre construction du monde.

# A LA DÉCOUVERTE DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE

## Qu'est-ce qu'un système ?

Un système est quelque chose –n'importe quoi– qui a des activités, échange de l'information avec son environnement et est capable de garder son identité au service d'une finalité. Il a donc des propriétés auto-organisatrices.

Un système est un homéostat, soit quelque chose qui tend à se reproduire à l'identique. S'il n'a pas de finalité, il se dégrade sous l'effet de l'entropie.

Un système est arborescent: cette arborescence relie les parties entre elles par ordre de complexité croissante. Chaque partie est un (sous) système, qui peut être un système à part entière ou une simple brique.

## Qu'est-ce que l'approche systémique ?

Il ne s'agit pas d'une science, d'une théorie ou d'une discipline nouvelle mais d'une méthodologie transdisciplinaire permettant de rassembler et d'organiser les connaissances en vue d'une plus grande efficacité de l'action. L'approche systémique est née de la rencontre entre plusieurs disciplines dont la biologie, la théorie de l'information, la cybernétique et la théorie des systèmes.

L'approche systémique s'appuie sur la notion de système, entendue comme un ensemble d'éléments présentant entre eux suffisamment d'interrelations pour former un tout relativement cohérent et homogène. Elle entend donc englober la totalité des éléments d'un système ou d'une réalité observée, ainsi que leurs interactions et leurs interdépendances. Elle se distingue de l'approche analytique qui tend à isoler les composantes d'un système pour les étudier séparément.

## Que faire avec la systémique ?

Rien moins que tenter de comprendre comment fonctionnent les systèmes vivants : les sociétés, les groupes, les organisations, les États. Notre compréhension des systèmes vivants et du rôle que nous pouvons y jouer vont être guidés par notre éthique.

# LES QUATRE ÉPISTÉMOLOGIES

## 1. L'APPROCHE LINEAIRE

Nous considérons qu'à un problème donné, il y a une cause antécédente bien précise. Nous recherchons une solution simple et immédiate. A un effet correspond une cause: hypothèse selon laquelle un événement A est premier et qu'un événement B est déterminé par l'existence de A. Si A influence B, la réciproque n'apparaît pas.

## 2. L'APPROCHE CIRCULAIRE

Lorsqu'un problème se pose, nous explorons son contexte afin d'identifier et de décrire les différents éléments du "système" dans lequel il s'inscrit, les relations entre ces éléments, les "boucles de rétroaction"<sup>1</sup> et les mécanismes de régulation. Les mêmes conséquences peuvent avoir plusieurs causes et les mêmes causes peuvent avoir des effets différents. La solution est complexe et va dépendre de notre capacité à jouer sur plusieurs facteurs.

Hypothèse selon laquelle l'événement A influence B, lequel exerce à son tour une influence sur A. Il n'existe pas véritablement de commencement ou de fin dans l'influence réciproque.

## 3. L'APPROCHE CYBERNÉTIQUE OU SYSTÉMIQUE

En plus des principes de l'approche circulaire, nous allons également tenir compte de deux éléments complémentaires :

- de l'évolution du système liée à la variable temps ;
- de la modification du système du fait même de notre présence en tant qu'observateur et/ou concepteur du système.

La solution, c'est peut-être de modifier le point de vue de l'observateur, ou de compter sur le fait qu'avec le temps, les choses s'arrangent parfois d'elles-mêmes...

## 4. L'APPROCHE MYTHIQUE

Rajoutons encore deux autres dimensions à l'approche cybernétique : la prise en compte des modifications potentielles du système

- en fonction des changements d'espace (changement de lieu, changement d'échelle) ;
- en fonction de la culture dominante de la société ou des individus considérés.

La solution, c'est parfois de changer d'endroit. La recherche de solution n'est peut-être pas effectuée à la bonne échelle. Dans une autre culture, il n'y aurait peut-être pas de problème du tout ou encore, il pourrait être insoluble. L'attention est ici portée à la narration, à ses qualités et à l'ouverture à d'autres narrations (intégration d'éléments nouveaux).

Pour compléter l'éclairage d'une situation, nous prenons en compte l'ensemble des croyances des personnes (acteurs et observateurs) et des mythes fondateurs sous-jacents (implicites) à la description de la situation. L'approche cybernétique voyageuse et multiculturelle !

---

<sup>1</sup> Boucles de rétroactions : suites d'actions induites par le système lui-même suite à un changement extérieur, soit pour en maintenir la stabilité (rétroaction négative), soit pour amplifier le changement, pouvant aller jusqu'à l'explosion du système (rétroaction positive).

## QUELQUES IDÉES FORTES DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE...

Il n'y a pas d'approche meilleure que les autres. Il conviendra cependant de choisir l'approche la plus adéquate en fonction de la situation rencontrée. Les réponses inadaptées engendrent des impasses. Par exemple, le plus souvent, des solutions linéaires sont proposées alors que la situation est très complexe...

- > Veiller à explorer le sujet globalement, en identifiant les multiples aspects et facteurs qui interviennent. Mettre en évidence les différentes actrices et les différents acteurs en jeu, la diversité de leurs points de vue, de leurs intérêts ou de leurs besoins.
- > Tenir compte de nos nombreuses incertitudes sur le plan des connaissances et de l'infinie complexité des systèmes, qui marquent les limites de notre puissance à les comprendre, à les prévoir et à les influencer. Avoir à l'esprit qu'il n'y a pas toujours de solution à un problème donné.
- > Rechercher quelles peuvent être les relations entre les différents aspects, facteurs ou actrices et acteurs du système, et identifier la nature de ces relations.
- > Inviter à la prudence et au doute par rapport aux affirmations "scientifiques" et aux dogmatismes de tous bords ("lois" de la nature et des sociétés, lois divines, principes déterministes...). Relativiser la notion de progrès, de développement et d'évolution des sociétés et des individus.
- > Identifier les réseaux : structurer, hiérarchiser, modéliser, pour faire apparaître une interprétation du fonctionnement du système considéré. Mettre en évidence les flux, les dynamiques, les boucles de rétroaction.
- > Relativiser la pertinence du modèle élaboré en s'interrogeant sur les changements dans le système, à la fois dans l'espace (si on change de société, si on change d'échelle) et dans le temps (exploration du passé et projections dans le futur).
- > Montrer à travers des exemples réels qu'un système peut donner toutes les apparences de stabilité et néanmoins basculer brusquement dans le déséquilibre. Tenter de clarifier les présupposés qui nous traversent inconsciemment en faisant ce travail d'interprétation (notre vision du monde, de l'Homme, de sa place dans le monde, de ses rapports avec son environnement, de ses rapports aux autres et à la société...).

La démarche de Quinoa privilégie l'approche systémique comme référence méthodologique de base. Par sa lecture pluridimensionnelle des faits, la systémique permet de mieux penser l'interdépendance et la complexité des enjeux « N-S ». Mais, au-delà de la méthode de travail, l'approche systémique nous propose moins des connaissances spécifiques qu'une **modification radicale de notre manière de penser à "l'occidentale"**. L'approche systémique encourage une gymnastique de la pensée permettant de sortir des solutions monolithiques et des schémas de cause à effet trop simplistes et propres à notre manière cartésienne de penser. En outre, elle nous oblige à réfléchir à notre place en tant qu'actrice et acteur du système.



# UN PAS PLUS LOIN VERS L'APPROCHE SYSTÉMIQUE

Daniel CAUCHY

*"Aujourd'hui, notre tâche la plus urgente est peut-être d'apprendre à penser autrement."*

Gregory BATESON

## Manières de penser...

Un vaste courant de pensée, aux limites imprécises, appelé "approche systémique" (parfois cybernétique ou constructivisme) nous propose moins un contenu spécifique de connaissances qu'une modification radicale de notre manière de penser "à l'occidentale". Démarche difficile, subtile, relevant d'un "déclat" plus que d'une accumulation de savoirs, rencontre foisonnante et créative de disciplines aussi variées que les mathématiques, la philosophie, l'anthropologie, la biologie, la physique, le courant systémique réinterroge les barrières entre ces disciplines et innove une façon de nous représenter le réel.

## La pensée linéaire : le paradigme réductionniste

Depuis quelques siècles, la pensée occidentale s'est organisée autour de quelques concepts bien spécifiques. Galilée avait introduit un mode particulier d'observation : l'expérience empirique. *"Le processus de mesure était la seule approche objectivement fiable de la structure de la nature et les nombres ainsi obtenus constituèrent la clé de l'ordre naturel. Après 1600, l'humanité se trouva en possession d'une méthode d'étude systématique des aspects de la nature accessibles aux mesures. 1600 marque la naissance de l'âge de la quantité".*<sup>2</sup>

Descartes nous a appris à diviser les difficultés en autant de parties que nécessaire à leur entendement. Ainsi, en opposition à une pensée dogmatique, l'expérimentation, la mesure et l'analyse se sont développées. Nous avons appris ce que les épistémologues appellent la causalité linéaire nécessitante. Et la recherche de cette cause de se faire vers l'antécédent, vers la partie, vers le plus petit. Pensée séparatrice, la pensée elle-même se retrouvant chez les philosophes, la matière pure se mit à exister et, avec elle, la science objective. Citons Edgar MORIN: *"C'est un grand paradigme de disjonction, opposant science et philosophie, matérialisme et idéalisme/spiritualisme, fait et valeur, qui règne depuis le XVIIIe siècle et son empire commence seulement à décliner. Et à l'intérieur des sciences, le paradigme régnant a enjoint de réduire le complexe au simple, le global à l'élémentaire, l'organisation à l'ordre, la qualité à la quantité, le multidimensionnel au formel, de découper les phénomènes en objets isolables de leur environnement et séparables du sujet qui les perçoit/conçoit".*<sup>3</sup>

Et si le réel est objectif, connaissable, contrôlable, tout devient une question de progrès: demain, nous saurons mieux qu'aujourd'hui. L'Homme s'est mit à construire des machines de plus en plus

---

<sup>2</sup> Ken WILBER, "Les trois yeux de la connaissance", p. 28

<sup>3</sup> Edgar MORIN, "Pour sortir du XXe siècle", p. 74.

compliquées et, à force d'en construire, se conçoit lui-même comme une machine prédictive, analysable, décomposable, séparable (voir les machines triviales de VON FOERSTER<sup>4</sup>).

### La pensée circulaire

Dès les années 40, de nouvelles interrogations d'horizons très variés apparaissent, qui portent sur la complexité non réductible<sup>5</sup>. Le transfert des modèles de représentation d'explication des sciences de la matière (en termes de masse et d'énergie) vers les sciences du vivant est remis en cause. Un premier moment de cette démarche s'organise autour de concepts tels l'information, l'homéostasie, les rétroactions<sup>6</sup>, les systèmes. Un système y est défini comme *"un ensemble d'objets et les relations entre ces objets et entre leurs attributs; les objets sont les composants ou éléments du système, les attributs sont les propriétés des objets et les relations ce qui fait tenir ensemble le système"*<sup>7</sup>.

Et il est apparu que l'application de ces concepts à l'équilibre d'une forêt, à l'organisation d'une famille, aux échanges économiques, permettait non seulement de "comprendre" les choses autrement mais d'intervenir différemment. L'application des propriétés des systèmes ouverts a bouleversé maintes conceptions. Un système est une totalité : il n'est ni un amas, ni la somme de ses parties, il forme un tout cohérent et indivisible. Une qualité émerge du système lui-même. Le modèle de causalité convenant le mieux aux systèmes est le modèle de la rétroaction. Dans les systèmes complexes également, les mêmes conséquences peuvent être obtenues par des origines diverses et de même, ces effets différents peuvent avoir les mêmes causes (loi d'équifinalité).

Citons Arthur KOESTLER: *"Un organisme vivant ou un groupe social n'est pas un agrégat de parties ni de processus élémentaires: c'est une hiérarchie intégrée de sous-totalités autonomes, lesquelles consistent en sous-totalités. Ainsi, les unités fonctionnelles à chaque échelon de la hiérarchie sont-elles pour ainsi dire à double face : elles agissent comme totalités lorsqu'elles sont tournées vers le bas et comme parties lorsqu'elles sont tournées vers le haut"*<sup>8</sup>.

### Seconde cybernétique: crises et changement

Cette "première cybernétique" sembla réductrice elle-même. Bien vite, deux facteurs importants vinrent déstabiliser les représentations "circulaires" élaborées : le facteur observateur et le facteur temps. L'observatrice ou l'observateur est-il extérieur à l'observation, est-il objectif, est-il séparé de la réalité "en observation"? Si, pour l'essentiel, la théorie des systèmes a permis de rendre compte et de modéliser la stabilité, comment aborder le changement, comment modéliser l'intervention d'une observatrice ou d'un observateur ?

---

<sup>4</sup> Lynn SEGAL, "Le rêve et la réalité".

<sup>5</sup> Il faut, ici, signaler que cette pensée était vivante, mais marginalisée. Voir, par exemple, GOETHE, "La métamorphose des plantes", 1970.

<sup>6</sup> En bref, si A est la cause de B, mais que B agit aussi sur A et si l'équilibre  $A \rightarrow B / B \rightarrow A$  se maintient, qu'est-ce qui va de A à B? de la matière? de l'énergie?

<sup>7</sup> Paul WATZLAWICK, "Une logique de la communication", p. 120.

<sup>8</sup> Arthur KOESTLER, "Le cri d'Archimède".

Au sein de cette "seconde cybernétique", les frontières observateur-trice/observé-e (Humberto Maturana), pensée/matière (Gregory Bateson), science/éthique (Heinz von Foerster), consultant/consulté (Mony Elkaim) se sont renégociées et les instruments même de pensée revus et corrigés. Le système, d'objet est devenu conception d'une observatrice ou d'un observateur en vue d'une action. L'atteinte d'un réel objectif s'est évanouie au profit d'une construction, d'une modélisation. Il ne s'agit plus de croire que l'on peut connaître la serrure en la démontant, il s'agit de chercher les clés qui puissent la faire fonctionner.

La seconde cybernétique nous propose une redéfinition de tous nos concepts réifiés (pensée, conscience, intelligence, inconscient...). L'éthique et l'écologie reviennent au centre de la démarche. Et une connaissance pure est remise en question au profit d'une trilogie interdépendante : savoir - agir - sentir.

### L'approche mythique

Une nouvelle logique, celle de l'auto-organisation, nous conduit à nous interroger sur l'identité même : la nôtre, celle de nos sociétés, de nos cultures. On peut voir un groupe vivant comme doté de capacités auto-organisatrices et auto-curatives, préservant ainsi son identité et celle de ses membres. L'identité se fonde dans le mythe et se maintient par le monde des rituels : conduites répétitives qui ont pour fonction de renforcer le pôle mythique du groupe, en le faisant transparaître. Tout le groupe humain n'existerait qu'au travers de cette danse entre le pôle mythique et le pôle rituel.

Ce questionnement des mythes organisateurs et fondateurs que suppose notre interrogation des prémisses utilisées dans nos démarches, constitue pour divers théoriciennes et théoriciens une quatrième étape de la pensée. Pensée sacrée, esthétique, mythique, fondatrice, elle n'est plus l'ordre causal mais du fondateur. Les travaux de Francisco Varela et Humberto Maturana ont déterminé cette conception : ils ont proposé une théorie de la vie qu'ils ont nommée "autopoïésis". La vie s'autoproduit, elle est la capacité de maintenir une différence. Dans cette vision, la vie est la capacité de préserver la vie, c'est-à-dire une différence.

### Et alors, l'approche systémique ?

Nous pourrions donc présenter l'approche systémique comme supposant non seulement une "contextualisation" - toujours considérer un phénomène, un problème dans son contexte le plus large, en identifiant les boucles interactives fermées organisant ce système - mais aussi un questionnement sur les instruments utilisés lors de cette description. Ce second axe de relecture, de réévaluation des concepts utilisés, d'appréciation de ma place d'observateur-trice/intervenant-e au sein du système en observation, suppose mobilité et souplesse. Une hypothèse "constructiviste" essentielle étant qu'un système connaît des problèmes dès qu'il lui devient impossible de glisser doucement d'une épistémologie à une autre.

Robert Neerburger nous fait remarquer qu'en cas de péritonite, rien ne vaut une bonne épistémologie linéaire : la chirurgie. Les systèmes humains utilisent des représentations du

monde et de leurs difficultés oscillant entre les lectures causale, circulaire, systémique ou métaphorique. Les choses se gâtent quand un système privilégie trop (voire n'utilise plus que) un système de lecture.

Ainsi, outre le fait de nous réapprendre à considérer le contexte d'un événement, la systémique nous invite à réinterroger les mythes fondateurs de notre culture dans le sens d'une redéfinition de notre place d'homme au sein de l'écosystème. D'où l'importance d'une redéfinition des concepts de sélection naturelle, d'écologie, de morale...

Pour les systémiciennes et systémiciens, la vie est un jeu à somme nulle : les joueuses et joueurs gagnent tous ou perdent tous. *"La condition sine qua non de toute vie sociale n'est pas la compétition mais la coopération. Mais le prix d'une telle conception du monde, c'est qu'il faut remplacer la notion d'objectivité par celle de responsabilité".*<sup>9</sup>

Tant que nous nous percevons comme des êtres séparés (de la nature, les unes et les uns des autres, de "Dieu"), l'univers sera un objet exploitable et nous serons des "Homo Raphistolatus" (Vlady STEVANOVITCH).

Terminons en citant Gregory BATESON : "Les idées qui prévalent aujourd'hui dans notre civilisation datent, sous leur forme la plus virulente, de l'âge de la révolution industrielle. Nous les résumerons comme suit:

1. Nous contre l'environnement ;
2. Nous contre les autres hommes ;
3. Seul importe l'individu (ou le groupe, ou la nation, en tant qu'individualisés) ;
4. Nous pouvons contrôler unilatéralement l'environnement et nous devons chercher ce contrôle ;
5. Nous vivons à l'intérieur de "frontières" que nous pouvons repousser indéfiniment ;
6. Le déterminisme économique obéit au sens commun ;
7. La technologie résoudra tous nos problèmes.

Nous estimons que ces idées sont complètement fausses et la preuve en est que, pour les 150 dernières années, toutes les réalisations – spectaculaires au premier abord – de notre technologie se sont finalement avérées destructrices. Elles apparaissent également fausses à la lumière des théories écologiques modernes : l'être qui gagne contre son environnement se détruit lui-même"<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Lynn SEGAL, "Le rêve de la réalité".

<sup>10</sup> Gregory BATESON, "Vers une écologie de l'esprit", p. 250.

## EDGAR MORIN, « INTRODUCTION À LA PENSÉE COMPLEXE », ESF, 1990.

### Extrait

"Nous demandons légitimement à la pensée qu'elle dissipe les brouillards et les obscurités, qu'elle mette de l'ordre et de la clarté dans le réel, qu'elle révèle les lois qui le gouvernent. Le mot de complexité, lui, ne peut qu'exprimer notre embarras, notre confusion, notre incapacité de définir de façon simple, de nommer de façon claire, de mettre de l'ordre dans nos idées.

Aussi, la connaissance scientifique fut longtemps et demeure encore souvent conçue comme ayant pour mission de dissiper l'apparente complexité des phénomènes afin de révéler l'ordre simple auquel ils obéissent.

Mais s'il apparaît que les modes simplificateurs de connaissance mutilent plus qu'ils n'expriment les réalités ou les phénomènes dont ils rendent compte, s'il devient évident qu'ils produisent plus d'aveuglement que d'élucidation, alors surgit le problème : comment envisager la complexité de façon non simplifiante ? (...)

Sa définition première ne peut fournir aucune élucidation : est complexe ce qui ne peut se résumer en un maître mot, ce qui ne peut se ramener à une loi, ce qui ne peut se réduire à une idée simple. Autrement dit, le complexe ne peut se résumer dans le mot de complexité, se ramener à une loi de complexité, se réduire à l'idée de complexité. La complexité ne saurait être quelque chose qui se définirait de façon simple et prendrait la place de la simplicité.

(...) La nécessité de la pensée complexe ne peut s'imposer que progressivement au cours d'un cheminement où apparaîtraient tout d'abord les limites, les insuffisances et les carences de la pensée simplifiante, puis les conditions dans lesquelles nous ne pouvons éluder le défi du complexe. Il faudra ensuite se demander s'il y a des complexités différentes les unes des autres et si l'on peut lier ensemble ces complexités en un complexe des complexes. **Il faudra enfin voir s'il est un mode de pensée ou une méthode capable de relever le défi de la complexité. Il ne s'agira pas de reprendre l'ambition de la pensée simple qui était de contrôler et de maîtriser le réel. Il s'agit de s'exercer à une pensée capable de traiter avec le réel, de dialoguer avec lui, de négocier avec lui.**

Il faudra dissiper deux illusions qui détournent les esprits du problème de la pensée complexe.

La première est de croire que la complexité conduit à l'élimination de la simplicité. La complexité apparaît certes là où la pensée simplifiante défaille mais elle intègre en elle tout ce qui met de l'ordre, de la clarté, de la distinction, de la précision dans la connaissance. Alors que la pensée simplifiante désintègre la complexité du réel, la pensée complexe intègre le plus possible les modes simplifiants de pensée, mais refuse les conséquences mutilantes, réductrices, unidimensionnalisantes et finalement aveuglantes d'une simplification qui se prend pour le reflet de ce qu'il y a de réel dans la réalité....

La seconde illusion est de confondre complexité et complétude. Certes, l'ambition de la pensée complexe est de rendre compte des articulations entre des domaines disciplinaires qui sont brisés par la pensée disjonctive (qui est un des aspects majeurs de la pensée simplifiante) ; celle-ci isole

ce qu'elle sépare et occulte tout ce qui relie, interagit, interfère. Dans ce sens la pensée complexe aspire à la connaissance multidimensionnelle. Mais elle sait au départ que la connaissance complète est impossible : un des axiomes de la complexité est l'impossibilité, même en théorie, d'une omniscience. (...) Elle comporte la reconnaissance d'un principe d'incomplétude et d'incertitude. Mais elle porte aussi en son principe la reconnaissance des liens entre les entités que notre pensée doit nécessairement distinguer mais non isoler les unes des autres.

Pascal avait justement posé que toutes choses sont « causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et que toutes (s'entretiennent) par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes". Aussi, la pensée complexe est animée par une tension permanente entre l'aspiration à un savoir non parcellaire, non cloisonné, non réducteur, et la reconnaissance de l'inachèvement et de l'incomplétude de toute connaissance..."

## PETITE BIBLIOGRAPHIE DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE

---

- Edgar MORIN, « *Introduction à la pensée complexe* », ESF, 1990.
- Edgar MORIN, « *Pour sortir du XXe siècle* », Nathan, 1981.
- Edgar MORIN, « *Terre-Patrie* », Seuil, 1993.
- Joël DE ROSNAY, « *Le macroscope* », Seuil, 1975.
- Gregory BATESON, « *Vers une écologie de l'esprit* », 1 et 2, Seuil, 1977.
- Gregory BATESON, « *Une unité sacrée* », Seuil, 1996.
- Eric SCHWARZ, « *La révolution des systèmes* », DelVal, 1988.
- Paul WATZLAWICK, « *Une logique de la communication* », Seuil, 1972.
- Paul WATZLAWICK, « *La réalité de la réalité* », Seuil, 1978.
- Paul WATZLAWICK, « *Changements* », Seuil, 1988.
- Paul WATZLAWICK, « *L'invention de la réalité* », Seuil, 1988.
- Segal LYNN, « *Le rêve de la réalité* », Seuil, 1986.
- J-J WITTEZAELE et Teresa GARCIA, « *A la recherche de l'école de Palo Alto* », Seuil, 1992.
- Robert NEUBURGER, « *Nouveaux couples* », Odile Jacob, 1997.
- Arlette YATCHINOVSKY, « *L'approche systémique* », ESF, 1999.
- Robert NÈGRE, « *L'alimentation risque majeur - écologie systémique* », Ellipses, 1990.
- Ivan ILLICH, « *Œuvres complètes* », vol. 1 et 2, Fayard, 2004.
- Cahiers critiques de thérapie familiale, « *Constructivisme et constructionnisme social* », De Boeck Universités, 1998.

# L'APRÈS DÉVELOPPEMENT... REPENSER NOTRE VISION DU DÉVELOPPEMENT ?

D'Après Serge Latouche: 'L'Autre Afrique, entre don et marché' Paris, Albin Michel 1998.

*Présenté comme la solution aux problèmes du Sud, le développement n'est souvent qu'un autre visage de l'occidentalisation du monde. Qu'il soit "durable", "soutenable" ou "endogène", il s'inscrit toujours, de manière plus ou moins violente, dans la logique destructrice de l'accumulation capitaliste. Il signifie inégalités, destruction de l'environnement et des cultures. Pourtant, des solutions peuvent être imaginées, qui prennent en compte la diversité du monde et s'appuient sur les expériences, menées ici ou là, d'économie non marchande.*

**Serge Latouche**, "Les mirages de l'occidentalisation du monde :  
en finir, une fois pour toutes, avec le développement."  
*Le Monde Diplomatique* – Mai 2001.

*Le mot "développement" a pu perdre de son attrait au contact de trop d'expériences décevantes. Il reste le seul vocable que partagent tous les humains pour dessiner leur espoir.*

**Bertrand Cabedoche**, "Les chrétiens et le Tiers-Monde", Karthala, 1990, p.255.

*Ce que les Français appellent "développement", est-ce que c'est ce que veulent les villageois ? Interroge Thierno Ba responsable d'une ONG sénégalaise sur le fleuve. Non. Ce qu'ils veulent, c'est ce que le pulaar appelle bamtaare. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est la recherche par une communauté fortement enracinée dans sa solidarité, d'un bien-être social harmonieux où chacun des membres, du plus riche au plus pauvre, peut trouver une place et sa réalisation personnelle.*

Cimade, "Quand l'Afrique posera ses conditions", Dossier pour un débat n° 67, sept. '96,  
Fondation pour le progrès de l'homme, p. 43.

Serge Latouche est ce qu'on appelle un économiste hétérodoxe<sup>11</sup>, tenant du courant de l'**après-développement**<sup>12</sup>. Son propos iconoclaste bouscule nos certitudes et le fondement même d'une partie de nos références. L'après-développement dénonce la primauté de la logique économique et son ethnocentrisme. Mais sa principale caractéristique est la reconnaissance, le plaidoyer pour les modèles vernaculaires, par opposition au modèle uniformisant de la globalisation néolibérale.

Pour Serge Latouche, l'alternative ne peut prendre la forme d'un modèle unique : "l'après-développement est nécessairement pluriel. Il s'agit de la recherche de modes d'épanouissement collectif dans lesquels ne serait pas privilégié un bien-être matériel destructeur de l'environnement et du lien social. L'objectif de la bonne vie se décline de multiples façons selon les contextes. Cet objectif peut s'appeler l'*umran* (épanouissement) comme chez Ibn Kaldûn, *swadeshi-sarvodaya* (amélioration des conditions sociales de tous) comme chez Gandhi, ou *bamtaare* (être bien ensemble) comme chez les Toucouleurs..."

Le développement et l'idée du « plus égale mieux » nous poussent à voir les autres mondes sous l'éclairage stigmatisant du déficit et nous empêchent d'apercevoir la richesse des autres choix possibles. Le contraire du développement n'est en aucun cas la stagnation. Du *swaraj* de Gandhi aux *ejidos* de Zapata, les exemples de changements abondent dans chaque société. Pour les exclus, les "naufragés du développement", il s'agit d'une sorte de synthèse entre la tradition perdue et la modernité inaccessible.

## LA CONSTRUCTION NÉOCLANIQUE/ LA SOCIÉTÉ VERNACULAIRE

Le concept est un modèle d'analyse inspiré de l'observation de diverses expériences et pratiques de terrain dans les zones urbaines et périurbaines des villes du « Sud ». La construction néoclanique exprime les tentatives de refus de soumission à la seule logique marchande. L'omnimarchandisation des activités sociales a repoussé le don et le contre-don en marge de l'économie formelle<sup>13</sup>. Les sociétés vernaculaires, portées par les « exclu-e-s de la mondialisation » génèrent des créations originales qui ouvrent l'espoir d'un après-développement dont on peut trouver ici ou là des commencements de réalisation. Les sociétés vernaculaires recouvrent trois niveaux: le niveau imaginaire, le niveau sociétal et le niveau techno-économique.

- Au niveau imaginaire : l'innovation majeure est constituée par les cultes dits syncrétiques et les mouvements prophétiques qui mêlent des éléments modernistes, chrétiens ou islamiques aux valeurs traditionnelles (Kimbanguisme, cultes vaudou, harrisme, etc.). Ces croyances donnent un sens à la situation nouvelle et conflictuelle que vivent les néo-urbain-e-s et maîtrisent les tensions psychiques que les cultes européens et l'animisme traditionnel ne peuvent plus contrôler. Ces croyances permettent aux déshérité-e-s de trouver un sens à leur

---

<sup>11</sup> Selon Le Petit Robert, l'hétérodoxe est celle ou celui qui s'écarte de la doctrine reçue, qui n'est pas orthodoxe, qui est anticonformiste, dissident.

<sup>12</sup> Courant de réflexion critique sur les présupposés idéologiques et les pratiques de développement. Compte notamment, parmi ses chefs de file, Serge Latouche, l'écologiste britannique Teddy Goldsmith, Gilbert Rist, Wolfgang Sachs, etc.

<sup>13</sup> On notera au passage que l'économie dite « informelle » (un secteur pourtant fécond d'initiatives novatrices, créateur de lien social et riche de sa diversité) est désigné par cette appellation comme un rebut de l'économie dite « formelle », la véritable économie.



situation et de ne plus se percevoir en négatif par rapport à l'autre (en l'occurrence, l'Occident).

- Au niveau sociétal: l'innovation se traduit par l'invention de structures qu'on peut appeler 'néoclaniques'. Les nouvelles citadines et les nouveaux citadins s'organisent dans des réseaux de solidarité qui reproduisent partiellement les formes ancestrales mais répondent à une situation nouvelle : tontines, associations sportives, théâtrales ou de voisinages, etc. Ces réseaux sont calqués sur le système lignager avec des 'aîné-e-s sociaux'. Cette auto-organisation permet la prise en charge de différents besoins de la vie quotidienne (de l'enlèvement des ordures ménagères à l'animation festive et culturelle, en passant par l'ensevelissement des morts...).
- Au niveau techno-économique, la production, la répartition et la consommation sont presque intégralement enchâssées dans cette sociabilité nouvelle. Le bricolage et la débrouille peuvent aller jusqu'à la création de nouvelles technologies endogènes. Ainsi, cette structure informelle fait souvent preuve d'une efficacité remarquable pour recycler les déchets de la modernité et relever les défis de la situation d'exclusion.  
Les sociétés vernaculaires sont peut-être en train de réinventer la communauté et de se doter d'une identité plurielle.

Fortement articulées entre elles, ces trois réponses, imaginaire, sociétale et techno-économique constituent une intégration à une société ouverte, en réaction à la destruction du lien social engendrée par la mondialisation.

## VACHES FOLLES ET VACHES SACRÉES...

D'après « *Le terrorisme alimentaire* », Vandana Shiva, Fayard, 2001

" En Inde, les vaches sont considérées comme sacrées depuis des siècles : elles incarnent Lakshmi, la déesse de l'Abondance. La bouse de vache est révérée en tant que Lakshmi parce qu'elle est à la source du renouvellement de la fertilité des sols en donnant de l'engrais organique. La vache est sacrée parce qu'elle est au centre du mode de production d'une civilisation agraire. La vache en tant que déesse et cosmos symbolise le soin, la compassion, la durabilité et l'équité [...] »

« En se nourrissant des résidus des récoltes et de l'herbe qui pousse sur des terres non cultivées, les bovins indigènes n'entrent pas en concurrence avec les êtres humains pour l'alimentation ; au contraire, ils fournissent des engrais organiques aux champs et augmentent ainsi la productivité alimentaire. [...] Chaque] année, les bovins indiens donnent 700 millions de tonnes d'excréments pouvant faire l'objet d'une récupération : la moitié est utilisée comme combustible, et fournit une énergie thermique équivalant à celle que donneraient 27 millions de tonnes de kérosène [...]. L'autre moitié est utilisée comme engrais. »

« Les deux tiers des besoins en énergie des villages indiens sont couverts par le combustible que fournissent les bouses de 80 millions de bovins appartenant aux petits paysans [...]. S'il fallait remplacer l'énergie fournie par ces animaux à l'agriculture, l'Inde devrait dépenser environ un milliard de dollars par an en essence. En ce qui concerne les autres produits dérivés du bétail, qu'il suffise de préciser que l'exportation des cuirs bruts, peaux et autres articles (issus des animaux ayant péri de maladie ou de vieillesse) rapporte chaque année 150 millions de dollars. »

« Cependant, ce système de production alimentaire extrêmement efficace, fondé sur les multiples usages du bétail, a été démantelé au nom de la productivité et du développement. [...] Et alors que la maladie de la vache folle] sonne le glas de l'élevage bovin sur le mode non durable en Angleterre, on est en train d'envoyer les "vaches sacrées" de l'Inde à l'abattoir, sous prétexte de s'aligner sur les chiffres d'exportation et de consommation de viande des pays "développés". "»

" [...] Et] tandis que les exportations de viande rapportent à l'Inde 10 millions de roupies, l'anéantissement de la richesse animale lui en coûte 150 millions."

« Les « cyborgs » sont des êtres hybrides dont les caractéristiques « naturelles » ont été modifiées par une intervention technologique « artificielle ». La « vache folle » est un « cyborg », puisqu'il s'agit d'un être naturellement herbivore rendu artificiellement carnivore. »

« Les vaches folles sont l'expression d'une vision du monde qui ne fait aucune différence entre les machines et les êtres vivants, entre les herbivores et les carnivores... Les vaches sacrées » sont la métaphore d'une civilisation écologique. Les « vaches folles » sont la métaphore d'une civilisation industrielle anti écologique [...] »

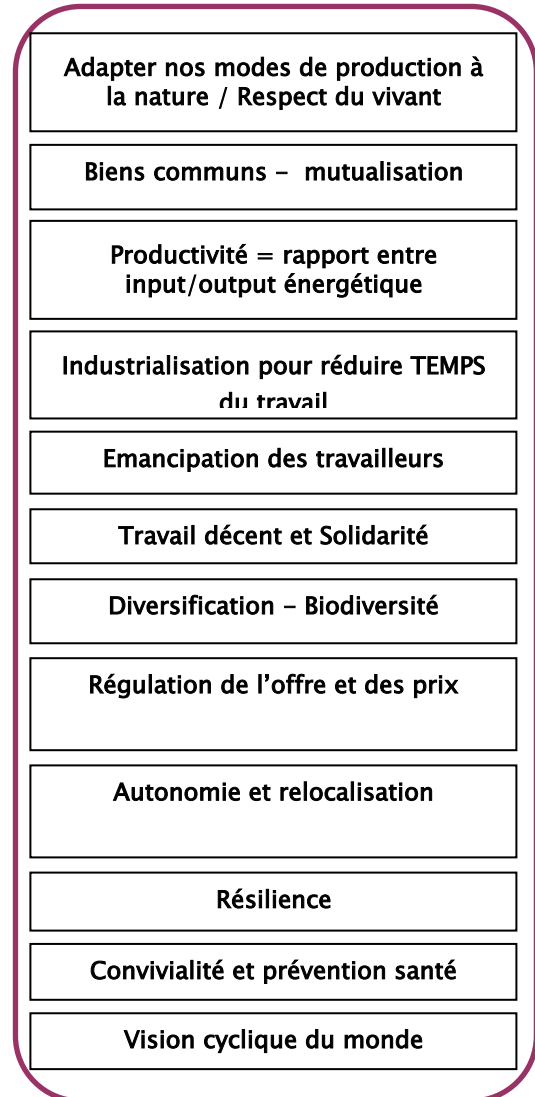
« Du point de vue des vaches aussi bien que celui des êtres humains, j'aimerais mieux être une vache sacrée qu'une vache folle ».

FINALEMENT, À TRAVERS CE TEXTE DE VANDANA SHIVA, CE SONT DEUX VISIONS AUTOUR D'UNE MÊME VACHE QUI S'OPPOSENT...

## PARADIGME AGROINDUSTRIEL



## PARADIGME AGROÉCOLOGIQUE



ET SI ON RENVERSAIT LES LOGIQUES ET LES CROYANCES DOMINANTES EN VUE DE DESSINER UN NOUVEL HORIZON...

## PETITE BIBLIOGRAPHIE DE L'APRÈS DÉVELOPPEMENT

---

- Goldsmith, Edward, Illich, Ivan, Latouche, Serge et al., « *Défaire le développement, refaire le monde* », Parangon, 2003
- Illich, Ivan, « *Œuvres complètes* », vol. 1 et 2, Fayard, 2004
- Jackson, Tim, « *Prosperité sans croissance. La transition vers une économie durable* », de Boeck, 2010
- Latouche, Serge, « *L'autre Afrique. Entre don et marché* », Albin Michel, 1998
- Latouche, Serge, « *Décoloniser l'imaginaire : la pensée créative contre l'économie de l'absurde* », Parangon, 2005
- Latouche, Serge, « *Le pari de la Décroissance* », Seuil, 2007
- Latouche, Serge, « *Sortir de la société de consommation* », Les liens qui libèrent, 2010
- Partant, François, « *La fin du développement, naissance d'une alternative?* », Maspero 1982 – Réed. Babel, 1997
- Ridoux, Nicolas, « *La décroissance pour tous* », Parangon, 2006
- Rist, Gilbert, Rahnema, Majid et Esteva, Gustavo, « *Le Nord perdu – Repères pour l'après développement* », Editions d'En-Bas, 1992
- Rist, Gilbert, « *Le développement, histoire d'une croyance occidentale* », Presses de Sciences Po, 1996
- Sachs, Wolfgang et Esteva, Gustavo, « *Les ruines du développement* », Ecosociété, 1996

# DON ET CONTRE-DON

D'après Jacques Gotbout, « L'esprit du Don », La découverte, Paris, 2000

Le don, redéfini comme une relation sociale dynamique impliquant la réciprocité, offre un contre-modèle aux approches unilatérales et utilitaristes des relations « N-S ». Jacques Gotbout, sociologue québécois, du courant anti-utilitariste membre du mouvement MAUSS<sup>14</sup>, distingue trois systèmes de circulation de biens et de services à l'œuvre dans la société:

1- **Le marché**, dont la fonction est de faciliter la circulation des biens moyennant le paiement d'un prix. Le marché est fondé sur le principe d'équivalence. Et le rapport social y prend souvent fin avec la prestation du service.

2- **L'État**, dont la fonction est de garantir la jouissance de leurs droits par les citoyennes et les citoyens en traitant de la même manière toutes celles et tous ceux qui sont dans une même catégorie sociale. L'État est fondé sur les principes d'égalité et de justice.

3- **Le don** est un système d'échanges dans lequel la circulation des biens est au service des liens sociaux. Le don est fondé sur le principe de la dette positive (on donne pour que l'autre puisse donner à son tour). Un don sans possibilité de contre-don se mue en rapport de force et de domination. Mais le contre-don n'a pas nécessairement pour destinataire la donatrice initiale ou le donateur initial. Cette approche nous paraît particulièrement novatrice pour renouveler notre vision des relations « N-S ».

## ANTI-UTILITARISME

Pour le mouvement MAUSS, le don est la base de tout système social. Les deux premiers systèmes (État et marché) ne requièrent pas, pour fonctionner efficacement, l'établissement de liens interpersonnels. Ils sont les lieux de rapports impersonnels ; or, nul ne peut se satisfaire des seuls rapports statutaires ou des relations marchandes. L'hypertrophie de la sphère du marché (modèle néolibéral), tout comme l'hypertrophie de la sphère de l'État (modèle soviétique), sont sources de déséquilibres et de destruction des liens sociaux, de l'autonomie et de la créativité des individus.

L'autonomie peut être comprise comme la négociation de son appartenance (besoin irrémédiable d'appartenir et besoin irrémédiable de se singulariser). Dans le modèle du don, l'appartenance est centrale, elle est au cœur des relations ; contrairement au modèle de l'état qui l'institutionnalise l'appartenance et celui du marché qui la nie.

---

<sup>14</sup> Mouvement pour l'Anti-Utilitarisme dans les Sciences Sociales

# MARCHÉ

# DON

# ETAT

PRINCIPE	EQUIVALENCE	DETTE POSITIVE	EGALITE
FINALITES DU SYSTEME	LE PROFIT	LE LIEN SOCIAL	REPARTITION, REDISTRIBUTION
CIRCULATION DES BIENS	Les biens s'échangent contre un équivalent argent Marchandises, capitaux, actions, services	Les biens valent ce que vaut une relation et la nourrissent Temps, énergie, cadeaux, expériences...	Système de droits et de devoirs Services publics, impôts...
FINALITE DES ECHANGES	Liquidation de la dette	Etat de dette désiré et souhaité	Intérêt public
TYPE DE LIEN	Liens commerciaux, rupture	Relations sociales interpersonnelles	Liens impersonnels, indirects
MODELE DE SOCIETE	Néo-libéralisme mondialisé	Multitude de dynamiques d'auto-organisation	Etat providence - Etat policier/communiste (historique)
VISION DU DEVELOPPEMENT	Croissance économique Main invisible	Valorisation d'alternatives locales Réciprocité	Lutte contre la pauvreté partenariat
VALEURS	LIBERTÉ INDIVIDUELLE, COMPÉTITIVITÉ	COLLECTIVITÉ, SOLIDARITÉ, AUTONOMIE	EGALITÉ, JUSTICE

## L'APPÂT DU GAIN

D'après Jacques Gotbout, « L'esprit du Don », La découverte, Paris, 2000

Depuis des siècles, l'humanité occidentale considère l'appât du gain comme allant de soi. Le désir d'acquérir est perçu comme une tendance naturelle première, fondamentale, voire comme la seule. Cette croyance a pris plusieurs formes. Ainsi, la doctrine du péché originel donne l'image d'une humanité bonne au départ, mais déchue. Dans ce cadre, l'appât du gain, tout en étant omniprésent, est condamné. L'Homme doit contrôler ses passions par une discipline sévère afin de vaincre l'égoïsme, qui se cache d'ailleurs parfois sous des dehors vertueux.

L'avènement de la philosophie utilitariste va bouleverser profondément cette vision. D'abord, Mandeville affirme que, tout en étant mauvais et condamnable, l'égoïsme a des effets positifs pour la société. L'appât du gain acquiert ainsi un statut différent : il devient utile. Dans une partie de sa réflexion, celle qui a été la plus retenue par la suite, Adam Smith reprend cette idée et propose ce que l'on a appelé une "morale de l'intérêt": chacun doit poursuivre son intérêt égoïste et, de la sorte, l'intérêt de la société sera servi (le miracle se produit, comme chacun sait, par la « main invisible » du marché). Ce renversement est révolutionnaire : on mise sur l'appât du gain pour assurer le bonheur collectif. C'est là le fondement du libéralisme, idéologie aujourd'hui dominante. Si d'aventure on parle de don dans ce contexte, c'est pour y voir un moyen d'atteindre cette fin qu'est l'acquisition, tel le calendrier qu'offre la marchande ou le marchand avec ses vœux du Nouvel An. Ou alors, c'est pour le dire dépassé, naïf : le don renvoie à la morale et aux devoirs, préoccupations vouées à disparaître, comme l'annoncent les penseuses et les penseurs de la postmodernité. Autrement dit, le "vrai" don n'existe plus (s'il a jamais existé). Et pourtant...

Et pourtant, tout un ensemble d'indices tend à montrer le contraire. Les gens mêmes aux yeux de qui le gain et l'acquisition sont les motivations premières des membres de la société livrent le plus souvent des réponses qui rendent un son de cloche différent quand on leur demande ce qu'est le don pour eux. Et ils ont d'innombrables histoires de don à raconter. Le politologue américain Lane, au terme de sa recension des multiples enquêtes américaines consacrées au thème de la satisfaction, affirme que les gens cherchent d'abord à se réaliser et non à acquérir. Il précise: "Aucune de ces études ne fait apparaître l'argent comme une source importante de bonheur". Selon Lane, ce n'est pas le fait de recevoir (de consommer) qui engendre la satisfaction et le bien-être, mais le sentiment de se réaliser, la famille et la vie de famille<sup>15</sup>. Et que dire du million de bénévoles qui œuvrent au Québec, du don du sang, des cadeaux, des dons d'organes, de l'héritage, de l'hospitalité... Bref, les faits sont là : on donne et beaucoup.

Alors se pose la question: comment cela est-il possible étant donné cette tendance de base qu'est l'égoïsme, la recherche de l'intérêt propre? Comment le don peut-il coexister avec l'appât du gain? Pourquoi donne-t-on? Deux réponses viennent à l'esprit si l'on adhère au postulat utilitariste. La première serait que la bonne vieille contrainte morale demeure beaucoup plus présente et plus forte que l'on ne pense. L'égoïsme naturel serait encore "contenu" par la morale, malgré tout ce qui se répète sur l'individualisme, la fin des idéologies, la recherche du petit bonheur privé. Autrement dit, on donnerait encore par devoir (même si ça ne va pas durer).

---

<sup>15</sup> Robert E. Lane, "Work as "Disutility" and Money as "Happiness": Cultural Origins of a Basic Market Error", *The Journal of Socio-Economics*, vol. 21, no 1, 1992, p. 45.

Or, les recherches sur le phénomène actuel du don montrent le contraire : les donneuses et donneurs tiennent à rappeler qu'ils n'agissent pas par contrainte morale et insistent sur la liberté de leur geste. Même les bénévoles prennent leurs distances vis-à-vis de l'esprit de sacrifice et affirment le plaisir qu'ils retirent de leur action. Ils ajoutent même qu'ils reçoivent souvent plus qu'ils ne donnent! Aurions-nous là l'explication recherchée ?

Le don serait tout simplement un égoïsme déguisé, un moyen de recevoir, une forme hypocrite d'échange marchand, ainsi que beaucoup d'auteurs le prétendent (tel Bourdieu). Qui n'a entendu ou formulé la protestation quasi rituelle de la personne qui reçoit un cadeau: "Tu n'aurais pas dû, c'est trop, ce n'était pas nécessaire", suscitant l'obligatoire répartie : "Mais non, voyons, tu exagères, ce n'est vraiment rien". Il serait facile de montrer que les interlocutrices et les interlocuteurs pensent parfois le contraire de ce qu'ils disent et d'en conclure que le don est effectivement un échange marchand dissimulé sous des formes inattendues, un geste dicté non par la morale, non par le devoir, mais par l'intérêt bien compris. Voilà qui expliquerait que le don existe encore.

Jacques Godbout souhaite montrer le simplisme et la fausseté de cette interprétation réductrice qui ramène le don à un rapport marchand en postulant une sorte d'hypocrisie universelle sur laquelle elle se garde bien de s'étendre. Admettons pour le moment la thèse de l'égoïsme et de l'intérêt. Il doit bien y avoir, tout de même, une différence entre l'échange qui se déroule chez le marchand et certains gestes de don. Et ceux-ci ne présentent-ils pas des traits communs ? L'observation permet de retenir deux éléments. D'abord, la liberté, soulignée par les donneuses et les donneurs : l'absence d'obligation — au sens de contrainte extérieure — à l'égard de la personne qui reçoit ; et inversement, pour cette dernière, l'absence d'obligation de rendre. D'où la deuxième caractéristique, la non-garantie de retour, qui est propre au don et le distingue des autres systèmes.

Prenons l'exemple du don du sang. Pourquoi parle-t-on de don dans ce cas ? Certes, on voit bien qu'il ne s'agit pas de sang payé, comme aux États-Unis. Mais par rapport à un système d'assurances, privé ou public, le don de sang ne s'inscrit-il pas dans une sorte de système d'assurances ? La différence, essentielle, tient au fait que dans un "vrai" système d'assurances, l'assurée ou l'assuré reçoit une garantie en échange d'une prime annuelle (ou d'un impôt quelconque). La donneuse ou le donneur de sang est entièrement libre de donner, tellement libre qu'il n'a pas besoin de donner pour recevoir, pour profiter du système, contrairement à ce qui se passe dans un système d'assurances, où il faut payer pour être bénéficiaire. Même si on donne pour recevoir, il n'y a donc jamais, ici, garantie de retour. Cela suppose une confiance importante dans les autres. Le don est en fait le système social de circulation des choses qui demande le plus de confiance envers les membres de la société car il suppose, même si on donne dans le but de recevoir à son tour, que les autres, étant libres eux aussi, vont faire de même volontairement, sans aucune obligation. Il existe donc des différences importantes entre le don et l'échange marchand, même si l'on accepte le postulat que celle ou celui qui donne le fait toujours uniquement pour recevoir. Mais en fait la donneuse ou le donneur n'agit pas dans ce but, pas principalement en tout cas. Les donneuses ou donneurs de sang nous le disent : ils ne donnent pas d'abord pour recevoir. Et on ne peut guère les soupçonner d'hypocrisie car, précisément, ils n'ont pas besoin de donner du sang pour en recevoir. De plus, dans cette chaîne, celui qui donne n'est pas celui qui reçoit et celui qui reçoit peut ne pas donner. Si l'unique but de la donneuse ou



du donneur est de recevoir, il aurait même tout intérêt à être, comme disent les Américains, un "free rider", c'est-à-dire à ne pas donner et à profiter du système.

Il en va de même du bénévolat. Les bénévoles répètent qu'ils reçoivent beaucoup, et on les croit volontiers. Mais ils disent aussi qu'ils n'agissent pas en vue de cette contrepartie, qui arrive par surcroît. Au nom de quoi ne pas les croire encore? Cette dynamique est plus évidente dans les rapports personnels avec les proches. On ne demandera jamais à sa sœur, à un ami, quelque chose en échange d'un cadeau, d'un service, etc. Tel n'est pas le but poursuivi. Ou, si parfois on négocie quelque chose (cela arrive aussi), on ne dira plus que cela fait partie du don. En général, on n'invitera pas quelqu'un à souper en lui disant: "à condition que tu m'invites". Cela peut même être jugé insultant. Au contraire, au Québec, on dira: "Comptez pas les tours on n'est pas sorteux!" La formule est riche et subtile. L'hôte déclare à ses invité-e-s qu'il ne se situe pas dans un rapport marchand, où, justement, on comptabilise, on cherche l'équivalence, "on compte les tours". Mais il va plus loin. Chacun sait bien que lorsque le rapport est unilatéral, celui qui reçoit peut se sentir en dette et qu'à la limite, une relation de dépendance pourrait s'installer. Alors on neutralise cette possibilité en ajoutant : "On n'est pas sorteux!" (si vous revenez nous voir, cela fera notre affaire, c'est vous qui nous ferez un don, car nous n'aimons pas sortir). Ce type de renversement, où l'on finit par ne plus savoir qui donne et qui reçoit, et donc qui est vraiment en dette, est caractéristique des rapports de don quand ils fonctionnent bien. Bref, le fait que la donneuse ou le donneur reçoive ne permet pas d'affirmer qu'il a donné dans ce but.

On est content de recevoir, mais il est essentiel de laisser l'autre le plus libre possible de donner. Nous en revenons toujours à cette caractéristique essentielle. Pourquoi essentielle? Si l'on se pose la question pour soi-même, la réponse paraît évidente. Car plus l'autre est libre, plus le fait qu'il nous donne quelque chose aura de la valeur pour nous. Illustrons cela à l'aide d'une autre occasion de don : les anniversaires. L'idéal est que l'autre se souvienne de la date sans qu'il soit nécessaire de la lui rappeler. Ou alors on fait une allusion, on s'arrange pour que quelqu'un la lui dise, afin de le laisser libre de marquer l'événement. Peut-être ira-t-on jusqu'à prendre plus explicitement les devants, mais en ajoutant prestement qu'il ne faut surtout rien faire de spécial. Au fond, on souhaite qu'il se passe quelque chose de spécial. Mais on veut tout autant que l'autre agisse librement, sans se sentir obligé.

Est-ce donc hypocrite? Comme le reste, comme les autres expressions du don que nous avons évoquées? Nous sommes ramenés à la question de départ. Si l'on accepte cette idée de la liberté, on constate que les rituels qui entourent le don n'ont rien à voir avec l'hypocrisie. Tous ces échanges de mots servent à maintenir la liberté essentielle au don. Le langage du don, loin d'être hypocrite, sert à libérer l'autre en permanence de l'obligation de réciprocité qui découle du don et fait en sorte que le retour aussi est un don, ce qui revient à dire la même chose : le don est libre. Ce langage est à l'opposé du langage de la négociation, qui vise à aboutir à un contrat, à une entente explicite, à un engagement réciproque. Le langage du don est nécessairement implicite.

## L'APPÂT DU DON

---

On en arrive à une tout autre vision de la société actuelle que celle qui découle de la notion d'appât du gain. Les individus modernes, comme les autres, aiment recevoir sous forme de don et faire des dons, aiment que les choses circulent entre eux de cette façon, et non uniquement par le marché ou par l'État, ces deux inventions modernes qui sont également formidables, très pratiques surtout quand on ne veut pas vraiment établir des rapports importants et significatifs avec quelqu'un. Mais inventions insuffisantes, surtout avec les personnes qui comptent vraiment dans nos vies, car le marché et l'État ne nourrissent pas nos liens avec les autres. Ils sont neutres, extérieurs aux rapports avec les gens. Et c'est très bien comme ça. Mais avec les gens qui comptent, on aime faire passer les choses par le don, en ayant confiance que l'on ne se fera pas avoir. C'est la base de toute société.

Dès lors, il peut être intéressant de renverser la perspective, ne serait-ce que pour voir le résultat: au lieu de partir de l'appât du gain pour comprendre le don, pourquoi ne pas partir de l'"appât du don"? Postuler que les êtres humains ont d'abord envie de donner, plutôt que l'inverse. Alors, la question à poser à propos du don n'est plus : "pourquoi donnons-nous malgré le fait que nous soyons toutes et tous fondamentalement des receivers égoïstes?" mais plutôt: "qu'est-ce qui empêche de donner, pourquoi un certain nombre de personnes ne donnent-elles pas ou guère, quelles circonstances empêchent de donner?" La question est inversée. C'est un peu, analogiquement, ce qui s'est passé en physique, lorsqu'on a cessé de se demander quelle était la force qui faisait bouger les corps malgré leur tendance naturelle à l'inertie. On a déplacé les termes et postulé la tendance des corps à poursuivre éternellement leur mouvement initial si rien ne les arrête. Ce revirement a permis de mettre en évidence les lois fondamentales du mouvement. Ainsi nous demandons-nous ce qui fait que le mouvement du don s'arrête, quelles résistances il rencontre. Qu'est-ce qui freine l'appât du don? Sur quoi reposerait cet appât du don? Tout simplement sur le besoin d'aimer et de le signifier. L'appât du don signifierait que le besoin d'aimer et d'être aimé est plus fort que celui d'acquiescer et d'accumuler. Mais les blessures des relations de don sont terribles et nous avons donc aussi besoin de nous protéger de l'amour. Et si l'appât du gain était essentiellement une façon de se protéger du mal de l'amour? Une résistance à l'appât du don ?

## LIEN DON - APRÈS DÉVELOPPEMENT - DÉCROISSANCE

---

Il s'agit en fait d'une même critique du système, d'un même appel à sortir de ce système en changeant de paradigme. De façon très schématique et pour y voir un peu plus clair, on pourrait dire que :

- de l'analyse de l'impasse environnementale émerge la lecture de la décroissance (même si cette lecture est fort réductrice du mouvement de la décroissance qui est issue de l'écologie politique et qui prône bien plus qu'un message environnementaliste comme l'indique le slogan « moins de biens, plus de liens ») ;
- de l'analyse de l'impasse anthropologique/sociale émerge la lecture du don ;

- de l'analyse de l'impasse économique émerge la lecture de l'après-développement.

Ces 3 niveaux de lecture semblent en effet avoir la même visée de créer du lien, de sortir du tout au marché, de relocalisation, etc.

## PETITE BIBLIOGRAPHIE DU DON-CONTRE DON

---

- Caillé, Alain, « *Critique de la raison utilitaire* », [La Découverte](#), 1989
  - Caillé, Alain, « *Don, intérêt et désintéressement* », [La Découverte](#), 1994
  - Caillé, Alain, « *Anthropologie du don* », Desclée de Brouwer, 2000
  - [Caillé](#), Alain, « *Anthropologie du don – Le Tiers paradigme* », Desclée de Brouwer, 2000
  - [Caillé](#), Alain, « *Dé-penser l'économique – Contre le fatalisme* », La Découverte, 2005
  - GODBOUT, Jacques, « *Le Don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo economicus* », La Découverte/MAUSS,
  - GODBOUT, Jacques, « [L'Esprit du don – En collaboration avec Alain Caillé](#) », Essais et Documents, coll. Boréal Compact, n° 67, 1995
  - [Godbout](#), Jacques, « *Ce qui circule entre nous – Donner, recevoir, rendre* », Ed. du Seuil, 2007
  - [Godelier](#), Maurice, « *L'Enigme du don* », Ed. Fayard, 1996
-